

SOPHIE CHABANEL

Maraudes littéraires



 ***l'aube***

MARAUDES LITTÉRAIRES

La collection *Monde en cours*
est dirigée par Jean Viard

Ouvrage édité par Marion Hennebert

L'auteur de cet ouvrage a bénéficié d'une bourse
d'écriture de la Région Auvergne-Rhône-Alpes
et de la DRAC Auvergne-Rhône-Alpes.

La Région 
Auvergne-Rhône-Alpes

Les droits d'auteur seront reversés
au fonds Decitre et à la Croix-Rouge française

© Éditions de l'Aube, 2021
www.editionsdelaubes.com

ISBN 978-2-8159-3881-5

Sophie Chabanel

Maraudes littéraires

éditions de l'aube

«Cela donnera aussi à cette chronique son caractère, qui doit être celui d'une relation faite avec de bons sentiments, c'est-à-dire des sentiments qui ne sont ni ostensiblement mauvais, ni exaltants à la vilaine façon d'un spectacle.»

ALBERT CAMUS

TERRA INCOGNITA

La porte coulissante se referme d'un grand clac, en route vers Perrache. Dans notre camion, un jerrican d'eau chaude, des dosettes, des touillettes, une caisse de livres. Les bénévoles de la Croix-Rouge et du fonds Decitre échangent des nouvelles d'Abdenour, Janine, Michel, Bachir. Le bruit du moteur les oblige à forcer la voix. J'écoute d'une oreille, tout excitée de cette première maraude. Proposer des livres à des personnes à la rue, quelle belle idée. « Tu verras, on a des fidèles », m'explique la responsable de soirée en se retournant. Fidèles : à la façon dont sont prononcés les prénoms, on sent que les bénévoles le sont aussi.

Des symétries inattendues entre *eux* et *nous*, il y en aura d'autres, au fil des nuits passées à sillonner la ville. Leur culture littéraire, qui souvent vaut la nôtre, leur fréquentation assidue des bibliothèques, et aussi leur diversité d'âge, de style, de personnalité, miroir de celle

des bénévoles. Symétries qui n'effacent pas le gouffre entre nous, qui dormons au chaud, et eux, qui dorment dehors ou dans un squat, mais qui empêchent le gouffre en question d'occuper tout le paysage. Avant les maraudes, je voyais juste le gouffre. Maintenant, je vois le gouffre, et les symétries.

*

Regard brillant, sourire vague. Dans une main, une cannette de bière ouverte, dans l'autre, un sac en plastique avec d'autres cannettes. «De la bière Lidl, précise l'homme en s'approchant pour trinquer à notre santé. — C'est comment, votre prénom? demande Martine. — Bill Gates, ou alors RAF, rien à foutre, répond-il, l'élocution vaseuse. Vous connaissez la blague du petit garçon qui dit à son copain qu'il sait compter jusqu'à l'infini? Un, fini.»

On sourit, on essaiera de s'en souvenir, pour pouvoir la ressortir. Et maintenant, une devinette: «Qu'est-ce que c'est qu'un spermatozoïde avec une valise?» L'homme plonge dans sa cannette, attend un peu, pour ménager le suspense, ou alors il a oublié où il en était. La réponse vient enfin,

dans un éclat de rire : « Un spermatozoïde avec une valise, c'est un représentant de mes couilles. » Je souris sans me forcer, sa blague en vaut une autre. Martine observe qu'elle préférerait celle d'avant. Elle a raison, le graveleux est une pente dangereuse : sur six, nous sommes quatre filles. Pour se rattraper peut-être, l'homme commence à déclamer « *Mignonne, allons voir si la rose...* ». Il plonge dans sa cannette entre les strophes, mais connaît le texte. La seule fois où il hésite, Christine, la libraire, vient à son secours. Ouf, je n'aurais pas su.

Un clochard poète, cible idéale pour nos livres. « Non merci, pas mon truc », me répond-il, avec le sourire aviné qui ne le quitte pas. Son truc, visiblement, c'est plutôt le spectacle vivant : déjà, il a enchaîné sur une interprétation de *Nuits brésiliennes en plein Paris, c'était la folie!* Nous ne sommes pas à Paris, rien de brésilien à l'horizon. Pourtant, la chanson me paraît en accord parfait avec l'instant.

*

Assis côte à côte devant les archives éclairées, presque à se toucher, un jeune aux cernes immenses et un barbu d'une soixantaine d'années, très marqué

(toujours ce réflexe d'attribuer un âge, même si on sait que la rue fausse tout). Je m'accroupis pour leur tendre le café. Le jeune homme montre la paire de béquilles posées à côté. Une entorse avec rupture du ligament croisé antérieur, celui qui relie le fémur au tibia, au milieu : il me montre l'endroit à travers son attelle. Il semble content de donner des précisions médicales, ne dit rien des circonstances. « Il va bien au kiné », souligne Gérard. Puis, dans un soupir : « Moi, je devrais aller à la bibliothèque pour refaire mon CV. » Je ne sais pas s'il y croit.

*

Avec la petite pompe pour faire sortir le liquide, le flacon pourrait faire penser au distributeur de savon de la maison, sur le bord de l'évier. Mais il est beaucoup plus grand et le plastique est transparent, sans étiquette, neutre. Il évoque plutôt le milieu professionnel, l'hôpital – bref, l'hygiène.

En voyant mes voisins s'asperger les mains à tour de rôle, je suis surprise. On est à peine remontés dans le camion : le passage au gel hydroalcoolique paraît une routine, presque un réflexe. « Une règle », m'explique ma voisine en me

tendant le flacon. Je fais comme elle, soulagée: une règle, on l'applique sans poser de questions. Un peu heurtée, tout de même, de cette façon de se nettoyer de nos rencontres, comme un comédien rentrerait dans sa loge et effacerait son personnage d'un coup de coton. Comédie terminée, retour à la réalité. On dirait qu'on serait des frères humains, jusqu'au moment où on arrête de jouer. Les frères humains, ils sont sales, pleins de parasites et de maladies de peau en tout genre.

Le malaise ne dure que le temps de la surprise. Elle est évidemment très bien, cette règle. On a les pieds sur terre, on ne se la raconte pas, on est loin de cet esprit de sacrifice qui m'a tant gênée dans l'aide sociale. Ce soir, je dormirai au chaud dans mon lit. Pas besoin de puces ou de poux pour me tenir compagnie.

*

Jocelyne se gare sur le pont de l'Université en mordant largement sur le trottoir. Privilège du camion Croix-Rouge, on peut stationner à peu près n'importe où. Un salut aux deux hommes qui réparent l'éclairage: l'un guide la manœuvre à grands cris pour couvrir le bruit de la

machine, l'autre, harnaché au-dessus du Rhône, manipule des câbles. Quelques marches jusqu'à la berge, nous voilà sous l'arche métallique.

J'ai longtemps cru que dormir sous les ponts était une façon de parler. Jusqu'au jour où, adulte déjà, je suis tombée nez à nez avec une couverture et quelques assiettes, sous une arche du Pont-Neuf.

Dans l'obscurité, une forme, allongée sur le sol. «Ah, vous voilà!» s'exclame Mohammed, emmitoufflé dans son sac de couchage. Poignées de main chaleureuses, salutations. Martine s'assoit par terre pour être plus à l'aise. Des retrouvailles entre amis, je m'éloigne de quelques mètres. Le visage de Mohammed est dans la pénombre: je vois juste sa main, fine et soignée, qui ponctue ses paroles. Mohammed parle avec les mains, alors il les a sorties de son sac de couchage – une au moins, l'autre, je ne vois pas. Une main volubile, heureuse de parler.

Petit bruit derrière moi. Un chat approche, prudent. Mathilde propose d'aller chercher des croquettes, je l'accompagne au camion. Elle prépare un sac: croquettes, boîtes de thon, et aussi du pain de mie, pour faire des sandwichs.

«Zut, où est-il?» Elle cherche en vain, finit par prendre des pains au lait – pas top, avec le thon.

Le chat n'est pas particulièrement maigre : il paraît que Mohammed partage tout avec lui. Il vit sous cette arche depuis plusieurs années. Le chat aussi, qui se jette sur les croquettes déposées à même le sol. Énormes, les croquettes. «Je crois que vous avez pris celles pour chien, remarque Martine. — Il va bientôt aboyer», sourit Mohammed.

*

«Discuter, voilà le but premier des maraudes», a rappelé le responsable en début de soirée, même si on distribue aussi des colis. Raison d'être dérisoire ou vitale, à chacun de juger. Un autre a dit «Créer du lien social», version plus jargonneuse.

Alors puisqu'on est là pour ça, on discute, plus ou moins longtemps. La plupart des bénévoles disent «Vous», d'autres disent «Tu». En général, nos interlocuteurs se mettent au diapason, sauf s'ils sont trop saouls ou parlent peu français.

D'abord, serrer la main et donner son prénom. Ensuite, on ne sait pas où ça va – sinon, ce ne serait pas discuter. La pluie